

Les funérailles d'Othon se firent à la hâte, mais au milieu des larmes des soldats, qui lui baisaient les mains et le visage. Plusieurs se tuèrent sur son bûcher, d'autres se tuèrent à Bédriac et à Plaisance, par émulation, dit Tacite, d'une si belle mort. Ce siècle ne savait pas combattre, mais savait se tuer, de même qu'il savait se dégrader et ne savait pas obéir.

Dans cette nouvelle lutte, c'était bien l'Italie qui venait d'être vaincue; Rome pliait devant ses propres sujets, l'aigle romaine devant leurs emblèmes barbares. Rome était vaincue, mais malheureusement pas au profit de la liberté du monde. Elle était vaincue au profit de l'anarchie. Avec Galba, avaient triomphé les provinces civilisées et les légions; avec Othon, Rome et les prétoriens avaient repris le dessus pour un moment; avec Vitellius, triomphaient maintenant les auxiliaires, les soldats non romains et une province semi-barbare. Vitellius était l'empereur de l'armée et de la Gaule, mais d'une armée indisciplinée et d'une Gaule à demi germane. Nous allons voir si d'une telle victoire quelque chose de stable pouvait sortir.

CHAPITRE X

VITELLIUS.

(69)

Quand Vitellius règne, il semble que l'histoire doive changer de ton. Le drame est toujours sanglant, mais il s'y mêle quelque chose de hideusement grotesque. La terrible tragédie des guerres civiles devient pour nous une comédie grossière et avinée.

L'Italie cependant pensait peu à rire, et trouvait le spectacle passablement sérieux. Vitellius de sa personne était encore loin, mais qu'eût-on gagné à sa présence? Vitellius présent ou éloigné, l'Italie se sentait appartenir par le droit de la victoire, non pas à lui, mais à son armée. Et cette armée, je l'ai dit, était aux trois quarts étrangère à Rome, à l'Italie, à l'empire, à la civilisation. Elle était pleine de tributaires révoltés et insolents, qui insultaient même les Romains marchant avec eux sous le même drapeau. Cette armée, de plus, comme toutes les armées qui font des empereurs, prétendait ne pas obéir à son empereur. Si Vitellius eût été un général sérieux,

elle ne l'eût pas choisi ; elle l'avait pris pour son peu de dignité, pour son mépris de la discipline, pour ses embrassements au premier soldat venu. Elle estimait ses autres chefs à la même mesure. La guerre, faite pour le soldat, était dirigée par le soldat. Les chefs obéissaient, heureux s'ils pouvaient garder les apparences du commandement. « Dans la guerre civile, dit Tacite, il y a moins de liberté pour le chef que pour le soldat ¹. »

Et, à cette armée victorieuse, à moitié étrangère, indisciplinée, il faut compter que l'armée vaincue se joignait encore pour ravager le pays. Les othoniens n'étaient pas battus au point qu'ils ne pussent saccager ; ils protestaient en pillant contre le régime que les vitelliens inauguraient en pillant. En comptant les forces de Cécina, celles de Valens, l'arrière-garde qui arrivait avec Vitellius, les soldats dispersés ou licenciés d'Othon, les esclaves qui doubleraient le nombre des soldats, il y avait bien trois cent mille hommes, sans ordre et sans discipline, que le nord de l'Italie, accoutumé à n'entretenir pas même une légion, devait héberger, festoyer, satisfaire. Pour ces hommes, l'argent, le vin, les spectacles, les congés longs et gratuits, c'était la patrie et la liberté. Ils se prenaient quelquefois, il est vrai, à déplorer les malheurs des guerres civiles ; othoniens et vitelliens s'embrassaient

1. In civilibus bellis plus militibus quam ducibus licere. II, 29.

alors en pleurant. Mais, à travers leurs larmes et leurs repentirs, othoniens et vitelliens, soldats de la ligne ou soldats du prétoire, légionnaires ou auxiliaires, ne s'accordaient que trop bien pour envahir les villes, dévaster les moissons, déshonorer les femmes, tuer les hommes. Si le soldat était d'origine barbare, on craignait sa férocité ; s'il était sujet de Rome, sa rancune contre Rome ; s'il était Italien, sa connaissance de la langue et des lieux.

En face de cette anarchie militaire, quel pouvoir politique avait encore de la force ? Il faut lire dans Tacite, qui, cette fois, est presque plaisant, comment le sénat, à Modène, avait été bafoué par les soldats vaincus d'Othon ; ses angoisses ; sa crainte qu'Othon ne fût vivant et sa crainte qu'Othon ne fût mort ; sa fuite à Bologne et sa peur d'avoir fui ; sa délibération et sa peur d'avoir délibéré¹. On se fût accommodé d'avoir pour maître, ou Galba, ou Othon, ou même Vitellius ; mais, les deux premiers morts et le troisième encore absent, on avait trois cent mille maîtres à leur place.

Vitellius arrivait pourtant. On allait avoir un empereur ; qui était cet empereur ?

Vitellius ² n'avait rien ni de l'austérité de Galba ni

1. Tac., II, 52, 54.

2. A. Vitellius, né le 7 ou le 24 septembre an 15. — Curateur des travaux publics. — Proconsul d'Afrique, 60. — Envoyé par Galba dans la Germanie inférieure, 68. — Proclamé par les soldats le 2 et le 3 janvier 69. — Reconnu par le sénat le 19 avril. —

de l'élégance d'Othon ; il n'avait la noblesse ni de l'un ni de l'autre. Il était cependant de ce qu'on appelait sous les empereurs une illustre famille ; cela voulait dire une famille très-obscur un demi-siècle auparavant, et à qui le métier de courtisan avait procuré l'illustration officielle d'un certain nombre de consulats ou de sacerdoces. Selon lui, il descendait du dieu Faune et d'une nymphe qu'il appelait Vitellia ; selon ses ennemis, d'un affranchi savetier : la race tenait beaucoup plus du savetier que du dieu. L'histoire de cette famille montre comme on parvenait sous les Césars. Le premier Vitellius fait fortune par des dénonciations fiscales et des achats de biens confisqués ¹ ; métier lucratif même sous Auguste. D'une boulangère qui était en même temps prostituée, il a un fils qui devient chevalier romain et procureur de César. La troisième génération arrive au consulat. Mais c'est surtout L. Vitellius, père de l'empereur, qui fit la splendeur de sa maison. Comme il s'était acquis un grand renom dans son proconsulat de Syrie, il sentit qu'il fallait le racheter par une grande dose d'adulation, et il fut inventif en ce genre. Il eut le premier l'heureuse idée d'adorer Caligula à la façon orientale,

Grand pontife le 18 juillet. — Consul perpétuel (*Inscrip.*, Gruter, p. 239). — Tué le 20 décembre. — Suet., *in Vitell.*, 1-7. Tac., II, 91. Il fut du nombre des Frères Arvales. Son assistance est mentionnée à des sacrifices pour Néron et Poppée en 59, 60, 63. Marini, *Atti dei Frat. Arv.*, Tab. XV, XVII, XVIII.

¹. Sectionibus et cognituris. Suétone, *ibid.*, I.

en se voilant la tête et en faisant un tour sur lui-même avant de se prosterner à ses pieds. Quant à Messaline, il professa pour elle un amour platonique, et, ayant eu un jour le bonheur de lui ôter sa pantoufle, il garda cette bienheureuse pantoufle, qu'il tirait de temps à autre de sa poche pour la baiser. Quant aux affranchis de Claude, Narcisse et Pallas, il adora leurs images parmi ses dieux domestiques. Ainsi sauva-t-il sa tête et devint-il un des grands personnages de l'empire ¹.

Quant à son fils l'empereur, j'ai dit comment il avait suivi les traces paternelles, et gagné par d'aussi nobles moyens l'amitié successive de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron. C'était bien le Romain de l'empire, gourmand, débauché, histrion, saltimbanque, cocher, palefrenier au besoin ; il avait, au service de Caligula, bouchonné les chevaux du Cirque ; il eût été gladiateur, sauf le courage ; il avait tous les vices, hors ceux qui mettent l'épée à la main.

¹. L. Vitellius le père fut trois fois consul, en 34, 43 et 47. — Proconsul de Syrie de 35 à 38. — Consul avec Claude en 47. — Il voit ses deux fils, Aulus et Lucius, tous deux consuls en 48. — Chargé de l'administration de Rome, pendant l'absence de Claude, en 43. — Voyez sur lui Suet., *in Vit.*, 2, 3. Tac., *Ann.*, V, 7 ; VI, 27, 32, 36, 37, 41 ; XI, 33, 34 ; XII, 5, 7, 42. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 6, 7. Dion, XIX, p. 661 ; XX, p. 679. C'est lui qui, étant proconsul de Syrie, déposa Caïphe et Pilate. Une médaille portant L. VITELLIVS COS. III, CENSOR., doit lui être attribuée, et non à son fils Lucius, frère de l'empereur. Comme aussi, je crois, les actes de L. Vitellius, Frère Arvale ou maître des Frères Arvales. Marini, tab. IX, XI. Nummi Arschot., XXIV, 13. Reimar, *in Dion.*, LXV, 16.

Quoi qu'il en soit, il était empereur et il arrivait. Combattant, vainqueur, conquérant, en son absence et malgré lui, il avait laissé aller ses lieutenants et il tardait fort à les suivre. La bataille de Bédriac était gagnée (15 avril); Othon s'était tué (16 avril); le sénat, docile, avait proclamé Vitellius à grand renfort d'enthousiasme officiel et de décrets honorifiques (19 avril), que Vitellius était à peine en chemin. Parti de Mayence, il s'était bientôt embarqué sur la Saône, laissant la fatigue de la marche aux soldats qui l'accompagnaient. Il avait navigué d'abord avec un assez simple appareil; mais, quand la nouvelle de sa victoire fut certaine, son bateau se pavosa et se couvrit de fleurs. Il traîna toute une flotte après lui. Il traversa les villes avec la pompe du triomphe. Ses quatre mois de route furent quatre mois d'orgie.

Le malheureux escomptait en festins le peu de jours d'empire qu'il pouvait espérer. C'étaient de toutes parts convois de vivres pour sa table; sur toutes les eaux de la Méditerranée, navires frétés pour sa cuisine; sur toutes les routes, bouffons et gladiateurs qu'on lui envoyait. Tous les désordres lui faisaient cortège. A Turin, une querelle éclate entre ses soldats; et une légion, qu'il éloigne pour la punir, brûle en s'en allant une partie de la ville. A Pavie, au milieu des banquets, nouvelle dispute entre soldats romains et soldats gaulois; deux cohortes périssent. A Crémone, autre sang versé; mais, cette fois, ce sont des gladiateurs, offerts

à Vitellius dans un amphithéâtre que les soldats vaincus d'Othon ont été employés à lui bâtir. A Bédriac, Vitellius se donne une autre joie, encore dans le genre lugubre; il quitte sa route (15 mai) pour aller voir le champ de bataille où les morts pourrissent depuis quarante jours; il y sacrifie aux dieux; il y boit, il y fait boire. « Le cadavre d'un ennemi, dit-il, sent toujours bon; celui d'un citoyen, meilleur encore¹. »

Enfin, de cité en cité, de villa en villa, d'orgie en orgie, cette abominable saturnale de soixante mille soldats, sans compter je ne sais combien de parasites et d'esclaves, commence à approcher de Rome. Rome l'attend et l'écoute venir avec terreur. De temps à autre, comme pour fléchir son maître, elle lui envoie des députations d'histrions, de cochers du Cirque, de saltimbanques, qui, dans cet ancien acteur des fêtes de Néron, viennent saluer un camarade. Cette armée n'est plus qu'à sept milles de la ville, et une plaisanterie populaire, innocemment jetée au milieu d'un repas soldatesque, amène des coups d'épée et des meurtres. Bientôt l'avant-garde commence à pénétrer dans la grande cité. Des soldats thraces ou germains, avec leurs piques énormes, vêtus de la peau de leurs loups et de leurs ours, barbares de race, de langue, de visage, circulent déjà dans la ville, se pressent sur le Forum, se font montrer la place où Galba a péri,

1. Tac., II, 57, 59, 60-67, 68-70. — Suet., *in Vit.*, 10, 39.

coudoient brutalement la foule, et, quand leur pied inexpérimenté glisse sur le pavé, s'en prennent aux passants de leur propre maladresse, les insultent et les frappent¹. Rome fait ainsi connaissance avec les barbares, qui, dans quatre siècles, seront ses maîtres.

Enfin le triomphateur lui arrive (... juillet). Vitellius semble chercher à rappeler à Rome qu'elle est vaincue et que cette fois elle appartient aux étrangers. L'homme qui n'a pas voulu des titres populaires de César et d'Auguste² se garde bien d'imiter la sagesse modeste et l'attitude semi-républicaine de ce dernier prince, qui avait prétendu être le magistrat, non le maître, du peuple romain. Il approche de Rome et passe le pont Milvius à cheval, l'épée au côté, vêtu de l'habit militaire, comme un général romain eût fait son entrée dans une ville étrangère et vaincue. Il pousse devant lui le sénat et le peuple (c'est-à-dire les magistrats ou officiers qui figuraient le peuple) venus à sa rencontre. Les aigles réunies de ses légions le précèdent. Quatre légions, douze escadrons, trente-quatre cohortes d'auxiliaires, divers de race, de

1. Tac., II, 71, 87, 88.

2. Tac., III, 62. Suet., *in V.*, 8. Plutarque. Le titre de César ne se trouve sur aucune de ses monnaies, le titre d'Auguste presque jamais. Au contraire le titre de Germanicus y est répété avec affectation, les légendes sont : HONOS ET VIRTVS. — LIBERI IMP. GERMA. (les enfants de Vitellius). — PAX GERMAN. ROMA. — VRBEM RESTITVTAM. — MARS VICTOR. — SECVRITAS P. ROMANI. — CLEMENTIA IMP. GERMANI. Une borne milliaire en Sardaigne porte : IMP. VITELLIVS CAESAR (Henzen, 5417).

costumes, d'armures, en tout environ soixante mille hommes, étalant les colliers d'or et les riches caparaçons que leur a valu la guerre civile, marchent devant le consul et le pontife du peuple romain. Ce n'est qu'après avoir passé le pont Milvius et presque dans Rome que des amis plus sages le décident à quitter le casque et l'épée, et à monter au Capitole avec les insignes pacifiques des magistrats romains¹.

Mais les barbares qui le suivaient, eux, n'entrèrent pas désarmés. Rome leur appartenait, comme du temps des Gaulois leurs aïeux ; et cette fois Rome n'avait pas sauvé son Capitole. Nous avons vu en 1814 ce contraste de la barbarie grossière s'étalant au milieu des splendeurs de la civilisation. Tacite nous rend ces impressions de notre enfance. Il nous peint des bandes de soldats germains bivaquant sous les portiques ou dormant couchés sur la mosaïque des temples. Ivres et brutaux, insoucians de tout, même de leur propre vie, accablés par les chaleurs inaccoutumées d'un été romain, ils se jetaient à toute heure et sans précaution dans le Tibre, et la fièvre les emportait par centaines. Les mêmes scènes remplissaient toute l'Italie du Nord ; les mêmes saturnales militaires se continuaient et se répétaient au profit des deux cent mille hommes, esclaves ou soldats, que Vitellius avait amenés ou plutôt qui avaient amené Vitellius. Depuis

1. Tac., *Hist.*, II, 8, 9.

la bataille de Bédriac jusqu'au premier cri d'alarme qui troubla enfin la sécurité des vitelliens, ce fut une orgie de trois mois.

Quant à Vitellius, s'il faut prendre les historiens à la lettre, il se serait livré, lui aussi, à cette grossière exploitation de sa victoire. Ce courtisan si souple devient le plus insolent et aussi le plus stupide des vainqueurs. La maison d'or de Néron, cette merveille du siècle, ne semble pas suffisante à ce petit-fils d'un savetier : sa femme Galéria s'écrie en y entrant que le César Néron était bien pauvrement logé dans cette maison, et le premier mot de Vitellius est pour ordonner qu'au moins on l'achève. Sa gourmandise est inouïe. Ce n'est pas la débauche élégante de Néron ni la gourmandise savante d'un Apicius. C'est une glotonnerie brutale qui lui fait happer en pleine rue un reste de viande cuite la veille dans un cabaret. Sa journée se divise en trois parties, déjeuner, dîner et souper, quand il ne s'y en ajoute pas une quatrième, la *medianoche* (*comessatio*). Il déjeune chez l'un de ses amis, dîne chez l'autre, donne à souper à tous. Dans les entr'actes, un grossier expédient, familier aux mœurs romaines, sert d'intermède et prépare l'acte suivant. Ces repas sont d'une recherche incroyable et dépravée. A son arrivée à Rome, son frère lui offre à souper deux mille poissons choisis, trois mille oiseaux. Lui-même laissera de son règne un monument immortel, son plat de Minerve. C'est un

immense bouclier, d'argent selon les uns, de terre cuite selon les autres, pour la fabrication duquel un fourneau a été construit tout exprès. Il a les dimensions de l'égide que portait à Athènes la Minerve de Phidias¹ ; et cette Minerve, ayant vingt-six coudées de hauteur (environ treize mètres), on peut calculer la mesure de son bouclier. Sur ce plat, ont été entassés les foies de poissons (*scarorum*), les cervelles de paons et de faisans, les langues de phénicoptères (flamants), les laitances de murènes, abominable cuisine, faite, ce semble, pour dégouter l'appétit le plus robuste, mais qui, par sa rareté, pouvait seule réveiller ces estomacs blasés. Elle coûtait un million de sesterces (deux cent cinquante mille francs), et toute la Méditerranée, de Cadix au Bosphore Cimmérien, avait été mise à contribution. C'était là le fruit suprême de la guerre civile, le résultat dernier de l'insurrection patriotique de Vindex, le prix de tant de sang, la consolation de tant de morts.

Et cette vie du prince est celle de sa cour. Il l'impose à ceux qu'il appelle ses amis. Entre les repas

1. Ἀγίδα πολιοῦχος. Suet., 13. Ce dernier mot (gardienne de la ville) désigne la Minerve de Phidias. Du reste, voyez Pline, II, 4 ; XXXV, 4 (1^{re}). Xiph., *ex Dion.*, LXV, 3. Sur le prix, Xiphilin dit : πεντή και εἰκοσι μυριάδας, 50,000 deniers. Le texte de Pline est douteux ; Budée lit dans un manuscrit (*sestertium*) un million de sesterces, somme égale à celle qu'indique Xiphilin. Selon Pline, le plat était de terre cuite ; selon Xiphilin, sa dimension ne permettait pas de le faire en terre et on le fit en argent. Voyez aussi, sur les excès de Vitellius et sa chute, Josèphe, *de Bello*, IV, 33 (9, 9), 35 (10, 1), 36-38 (10), 40-42 (11).

qu'il leur donne et ceux qu'il leur commande, il ruine la santé de ses convives, la bourse de ses hôtes. C'est une orgie homicide, une espèce de suicide par la gourmandise. La plupart y périrent; Vitellius seul tint bon jusqu'au bout de ses six mois. Un d'eux avait été malade, et n'avait pu de quelques jours prendre part aux soupers du prince: « Si je n'eusse été malade, disait-il, j'étais mort. » Le moindre repas qu'on lui offre coûte quatre cent mille sesterces (cent mille francs). En six mois de festins, Vitellius aura consommé neuf cent millions de sesterces (deux cent vingt-cinq millions de francs!) ¹, y compris sans doute ce qu'auront consommé Galéria sa femme, Triaria sa belle-sœur, Asiaticus son affranchi, ses amis, ses parasites, ses bouffons, ses cochers, ses esclaves, ses soldats.

Ce n'est pas tout; la gourmandise ne fait pas tort à la cruauté. Vitellius, qui a toutes les passions romaines, le goût du théâtre, le goût des danses, le goût des pantomimes, le goût des gladiateurs, a aussi le goût du sang. S'il ne proscriit pas, il empoisonne. Il a savouré avec délices la puanteur de Bédriac; il

1. Novicies millies sestertium, Tac., II, 95; ou ce qui est la même chose, 225 millions de drachmes. — Xiphil., LXV, 3. Sur Galéria Fundana, femme de Vitellius, voyez Suet., 6. Xiphilin (4), qui l'accuse, et Tacite (II, 60, 64.) qui la loue. Tous rendent justice à la modération et à la dignité de Sextilia, sa mère (Tac., II, 89; III, 67), mais aussi à la cruauté de Triaria. (*Ibid.*, 63, 64.) Sur Asiaticus, Suet., *in Vit.*, 12. Tac., II, 95. Voyez aussi Jos., *de Bello*, IV, 42.

aimera à repaître ses yeux (c'est, dit-on, le mot dont il se servit) de l'agonie de Junius Blæsus, coupable d'avoir eu des amis à souper pendant que l'empereur était malade ¹. Selon Suétone, il ne respecte pas sa propre famille; on l'a soupçonné d'avoir fait périr son fils pour en hériter, sa mère parce qu'une prophétesse lui a présagé un long règne s'il survivait à sa mère. Voilà ce qu'on peut extraire de Suétone, de Tacite, de Dion Cassius.

Je l'avoue, bien que les Césars m'aient accoutumé à de rudes excentricités en tout genre, les excentricités de Vitellius me paraissent bien violentes. Qu'il ait laissé faire à son armée tout ce qu'elle voulait, on le conçoit; avant sa victoire, il n'avait jamais prétendu la commander; depuis sa victoire, il le pouvait encore moins. Mais que, de sa personne, il ait abusé aussi impudemment d'une victoire qu'il savait précaire, qu'il se soit montré si insolent lorsqu'il se savait en un tel péril, c'est ce que j'ai peine à croire.

Vitellius n'était ni un homme jeune, ni un prince né sous la pourpre. Ce n'était pas, comme l'avait été Néron ou comme le fut depuis Commode, un enfant accoutumé depuis ses premières années à se considérer comme le maître futur du genre humain, et, le jour où il le devenait, enivré de sa propre fortune. Vitellius était un courtisan de cinquante-sept ans, et,

1. Tac., *Hist.*, 39. — Suet., *in Vit.*, 14.